

GYÖRGY SPIRÓ

Diavolina

roman traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba

ACTES SUD

DIAVOLINA

DU MÊME AUTEUR

LES ANONYMES, roman, éditions Bernard Coutaz, 1988.
ELLE ME REGARDE, récit, Belles Lettres, 1991.
TÊTE DE POULET, pièce de théâtre, Éditions théâtrales, 1992.

Ouvrage traduit avec le concours du Bureau du livre
et des traductions du musée littéraire Petőfi

PETŐFI
LITERARY
MUSEUM

Titre original :
Diavolina
Éditeur original :
Magvető Kiadó, Budapest
© György Spiró, 2015
Publié avec l'accord de Sarkozy & Co.
Literary Agency sarkozyandco.com

Illustration de couverture : © Julien Pacaud

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12280-5

GYÖRGY SPIRÓ

Diavolina

roman traduit du hongrois par
Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

Hier, j'ai croisé dans la rue mon ancienne patronne, Maria Fedorovna*. Cette rencontre m'a tellement bouleversée que j'ai décidé d'écrire tout ce que j'ai vécu grâce à elle. Pour cela, je dois commencer par le commencement.

Les pauvres affublent souvent leurs enfants de prénoms bizarres en guise de distinction, voilà pourquoi je me prénomme Olimpiada. Comme cela ne disait rien à personne, on m'a surnommée Lipa, ce qui signifie tilleul. Je n'étais pas jolie fille, je ne suis pas devenue une belle femme, je ne suis pas allée à l'école. Mes frères non plus n'y sont pas restés longtemps car ils ont vite été envoyés à l'usine. Dans l'unique pièce où nous vivions, je les entendais ânonner et c'est ainsi que j'ai appris à lire et à écrire dès l'âge de quatre ans. À dix ans, j'ai été placée comme

* En russe, les noms de personnes se composent du prénom, du patronyme (formé sur le prénom du père, en *-evna* ou *-ovna* pour les femmes, en *-evitch* ou *-ovitch* pour les hommes) et du nom de famille (par exemple, Maria Fedorovna Andreïeva, Alexeï Maximovitch Pechkov). Nommer ou interpeller quelqu'un par son prénom et son patronyme mais sans le nom est une marque de respect. Voir l'index des noms en fin de volume, p. 223. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

domestique. Je suis tombée chez de riches Polonais, qui m'ont recommandée à d'autres maîtres du même milieu, puis à d'autres encore, parce qu'ils estimaient que j'étais fiable : ni voleuse, ni menteuse, je n'avais que de bonnes références. À vingt ans, je me suis retrouvée dans la famille d'Andreï Alexeïevitch Jeliaboujski. Son ménage battant de l'aile, il est retourné chez ses parents avec leurs deux enfants, un garçon et une fille. Moi, je suis restée chez ma maîtresse. De domestique, je suis devenue gouvernante, puis une amie, ou presque, ce qu'on appelait une dame de compagnie.

Ma bienfaitrice, Maria Fedorovna Andreïeva, était une femme célèbre, c'était la star du Théâtre d'art de Moscou. Beaucoup de gens la détestaient par jalousie, d'autres parce qu'elle était devenue révolutionnaire, d'autres encore parce qu'elle était de bonne famille. Comme son père avait été metteur en scène, elle jouait la comédie depuis sa plus tendre enfance, elle avait le métier dans le sang. On la haïssait aussi parce qu'elle était dure, inflexible, entêtée, et qu'elle faisait peur aux metteurs en scène ; aussi à l'aise dans les milieux aristocratiques que bourgeois, elle avait des admirateurs riches et distingués, comme Savva Morozov, qui a dépensé des fortunes pour son théâtre puis, plus tard, pour *Iskra*, le journal des sociaux-démocrates*, et pour le quotidien *Novaïa Jizn* dont mon illustre patronne était la rédactrice honoraire et qui, pour cette raison, était censuré avec plus d'indulgence et interdit plus rarement que les

* Le Parti social-démocrate de Russie était un parti marxiste révolutionnaire qui s'est scindé en 1903 entre mencheviks ("minoritaires") et bolcheviks ("majoritaires") dirigés par Lénine.

autres. À cette époque, elle vivait déjà avec Gorki*, raison supplémentaire pour l'envier. Maria Fedorovna n'était pas une beauté : elle avait les yeux trop petits, le nez trop grand, sa lèvre supérieure retombait sur l'autre au-dessus de canines proéminentes, et elle avait un double menton depuis toute jeune, ce qui ne l'empêchait pas d'être très séduisante, aussi bien sur scène que dans la vie. De plus, elle faisait un usage magistral de sa voix – elle criait, roucoulait, hurlait, chuchotait, mais toujours de manière mélodieuse. Restée longtemps bien portante, elle a joué Desdémone à cinquante ans, à l'époque où elle était commissaire des théâtres des territoires du Nord. Dommage qu'on ne l'ait plus autorisée à jouer. Ni à enseigner, d'ailleurs, alors qu'elle avait sollicité à plusieurs reprises aussi bien Lounatcharski que Staline. Pendant la guerre, elle a été évacuée au Kazakhstan où elle a dirigé la Maison des scientifiques, ce qu'elle avait déjà fait auparavant ici, à Moscou. Je l'ai croisée rue Gorki, justement, elle a dix ans de plus que moi, elle en a donc quatre-vingt-trois et Gorki aurait exactement le même âge.

Quand il a rencontré ma patronne, Gorki était marié. Il vivait à Yalta** avec sa femme, Katerina Pavlovna, leur fils Maxime et leur fille Katia. Il les a abandonnés pour elle, n'emmenant que son valet, Zakhar Vassilievitch Seliverstov. Je ne crois pas que ma patronne ait deviné que j'étais tombée amoureuse de son amant, et même si ç'avait été le cas, elle

* Maxime Gorki, de son vrai nom Alexeï Maximovitch Pechkov (1868-1936), écrivain russe, l'un des créateurs du "réalisme socialiste". Dans la suite du texte, il sera toujours désigné par Alexis.
** Voir en fin de volume, p. 221, la chronologie de la vie de Gorki.

n'y aurait accordé aucune importance. Afin que leurs domestiques ne les quittent pas, ils m'ont mariée à Zakhar, que je n'aimais pas, mais que j'ai supporté avec respect. Les révolutionnaires mariaient leurs domestiques exactement comme les seigneurs leurs serfs, mais en plus ils étaient fiers de si bien nous traiter. J'ai donné un enfant à Zakhar ; tous deux sont morts le même jour, quelques années plus tard. On n'a jamais fait le compte des centaines de milliers de personnes que la grippe espagnole a emportées chez nous. Si j'avais été croyante, j'aurais pu penser que mon fils et mon mari étaient morts à cause de mes désirs coupables, mais je ne l'étais pas et ne le suis pas devenue après leur mort.

Je n'avais pas encore rencontré Alexis que j'avais déjà entendu parler de son talent hors du commun. Enfin un homme du peuple ! Un auteur plus prometteur que Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov et Merejkovski réunis ! En sa personne, le peuple frappait à la porte de la littérature russe. Que dis-je, russe ? Mondiale ! Le XX^e^ siècle entrait en trombe dans le marasme russe ! C'est ce que disaient les aristocrates, les démocrates, les femmes des grands industriels, les *narodniki**, les critiques : celui qu'ils attendaient était enfin venu !

Le premier récit de Gorki que j'aie lu était *Makar Tchoudra*, un conte stupide, artificiel et romantique. Je l'ai même dit à Maria Fedorovna, qui m'a répondu : Pas grave, il en écrira de meilleurs. Je n'ai pas lu une ligne de Gorki pendant plusieurs années, mais j'étais bien obligée de voir ses pièces, parce

* Socialistes agraires, soucieux d'adapter les idées socialistes à la réalité russe.

qu'elles étaient montées au Théâtre d'art où jouait ma bienfaitrice, Maria Fedorovna. L'autre diva, Olga Knipper, s'étant jetée sur Tchekhov, ma patronne s'était jetée sur Gorki pour ne pas être en reste. Tchekhov aussi avait la tuberculose, mais lui, il était déjà vieux, quarante ans, alors que Gorki n'en avait que trente.

Tout était factice chez Alexis : ce qu'il écrivait, ce qu'il disait, jusqu'à sa manière de s'habiller. Il avait une moustache rousse fournie, une raie au milieu et les cheveux tombant sur les oreilles. Un chapeau à larges bords, un pantalon gris rentré dans les bottes, une chemise en soie noire taillée sur mesure avec un col montant boutonné sur le côté, une ceinture caucasienne en cuir. Il avait des mouvements empruntés dans l'accoutrement qu'il s'était inventé et faisait penser à un riche paysan qui va se faire tirer le portrait. En présence des femmes, il se voûtait un peu, comme s'il avait honte d'être grand alors qu'il ne l'était pas du tout, donnant l'impression, avec son dos courbé, de jouer le rôle du mâle soumis ; et les femelles succombaient à son charme l'une après l'autre. Il fumait la pipe, la *mackorka**, il buvait, chantait, dansait, ce qui plaisait aux petits-bourgeois, aux aristocrates et aux sociaux-démocrates, bref à tous ceux qui avaient mauvaise conscience vis-à-vis du "peuple" dont personne n'aurait su dire ce que c'était, sauf que les pauvres en faisaient sûrement partie. Les hautes sphères adorent plébisciter les péquenots et, si l'élu est assez prudent, qu'il joue bien son rôle et ne heurte pas l'étiquette bourgeoise, il peut se complaire des dizaines d'années

* Tabac russe de mauvaise qualité.

dans ce personnage, quoi qu'il arrive par ailleurs : guerre mondiale, guerre civile ou révolution. Les juifs en particulier adorent les fils du peuple et, avec Gorki, ils étaient mieux tombés qu'avec les autres ivrognes russes. Alexis avait vraiment de l'affection pour eux, répétant qu'ils avaient toujours été bienveillants avec lui quand il était jeune, alors que les Russes n'arrêtaient pas de le tabasser ; je n'ai jamais vu un tel philosémite.

La première fois que je l'ai rencontré, il m'a examinée avec méfiance ; il plissait tellement les yeux que je n'ai pas remarqué qu'ils étaient si bleus. Il y avait belle lurette qu'il savait embobiner les bourgeois, mais les domestiques, il les soupçonnait d'être ses ennemis – avec leur flair, ils risquaient de le percer à jour. Il avait raison, le peuple est méchant. Moi, j'étais une domestique, donc une ennemie. Je n'ai jamais vu personne détester autant le peuple, tout en prétendant en être issu et le représenter. Il m'a tout de suite fait l'impression d'être un ambitieux, un arriviste aux dents longues qui jouait des coudes, une tête à claques qui minaudait, se tortillait comme une putain en débitant des idioties, et je suis tombée amoureuse de lui.

Il visait les femmes d'un certain âge qui pouvaient servir sa carrière. Pour leur plaire, il revêtait ses lèvres charnues et ses sourcils proéminents d'homme préhistorique d'un charme d'éternel adolescent et d'une insolence retenue. Quand il leur parlait, il prenait une voix plus grave, roucoulait d'un ton obséquieux pour leur signifier qu'il les voulait. Et il les voulait toutes, ce don Juan. L'idée de prévenir ma patronne contre ce faux paysan m'avait traversé l'esprit, mais je n'ai rien dit : après

tout, ma bienfaitrice était une femme expérimentée qui avait tout Moscou à ses pieds, les millionnaires l'adoraient et d'ailleurs, à cette époque, elle était la maîtresse de Savva Morozov, devenu par la suite un ami d'Alexis. J'ai accompagné bien des fois ma patronne dans son palais ; sa femme m'a détestée jusqu'à la fin de ses jours. Savva était tout le contraire d'Alexis. Je n'ai jamais trouvé la moindre trace de fausseté en lui, c'était une âme pure et droite, alors que lui aussi était parti de rien ; il disait toujours ce qu'il avait sur le cœur, donnait ouvertement son opinion au tsar en personne et ne se privait jamais de rappeler aux millionnaires combien ils étaient abjects. Bien sûr, il n'était pas particulièrement aimé. Il haïssait le régime du tsar et méprisait l'Europe occidentale – à vrai dire, il aurait dû être l'ami de Tchekhov. Il gardait tout dans sa tête chauve de Tatar. Sa mémoire était aussi stupéfiante que celle d'Alexis, mais il réfléchissait et parlait si vite qu'on avait parfois du mal à le suivre. Faire de l'argent ne l'amusait pas, il trouvait cela trop facile et soutenait toutes les actions de bienfaisance qui lui paraissaient sensées. Sa famille l'a fait assassiner pour cette raison, n'en pouvant plus de le voir dilapider un héritage auquel elle n'avait pas contribué, puis ils ont fait porter le chapeau à Krassine, la dernière personne à lui avoir rendu visite à Cannes. Selon la version officielle, il s'est suicidé.

Ma patronne était une femme expérimentée et pourtant, elle s'est laissé prendre au filet d'Alexis – ou c'était plutôt l'inverse, ma patronne était bien plus futée que ce faux paysan.

Ce premier soir, j'étais présente quand Alexis, déjà père de deux enfants, lui a raconté que Korolenko

lui avait demandé quelques années auparavant, à Nijni Novgorod, s'il avait une famille. Il avait répondu que oui. Ce n'est pas bien, avait soi-disant rétorqué Korolenko, vous avez besoin de liberté !

Je suis devenue toute rouge de colère devant un tel culot, mais Maria Fedorovna ne s'est pas formalisée, car elle connaissait par cœur les ruses des arrivistes.

Alexis adorait lire à haute voix, c'était son côté comédien. Il lisait souvent des œuvres de Tchekhov et de Leonid Andreïev, auquel il était encore très lié à cette époque. Il fondait régulièrement en larmes pendant ses lectures. De toute façon, il pleurait beaucoup, souvent en public ; j'ai eu du mal à m'y habituer. Tout l'auditoire sanglotait avec lui quand il lisait *Dans le ravin*, la nouvelle de Tchekhov.

Il s'étendait longuement sur ses aventures, qui avaient rarement une chute. Il entrait dans la peau d'un personnage et n'en sortait plus, le faisait parler et argumenter sans fin, comme s'il improvisait une pièce sans intrigue, ni point culminant, avec seulement des personnages. Il aurait peut-être été meilleur comédien qu'écrivain, mais quoi qu'il en soit, toute sa vie, il a joué un rôle.

Une fois, nous étions chez Tchekhov, à Yalta, Nous étions nombreux, il y avait entre autres Bounine, Skitalets, Tchirikov, et un jeune officier ennuyeux à mourir, Lazarevski. Alexis affirmait que Tolstoï et Dostoïevski étaient de grands écrivains, mais qu'ils étaient nuisibles, parce qu'ils incitaient le peuple à la passivité et voulaient freiner la marche de l'histoire. Tous l'écoutaient en silence. Je me suis dit qu'en Russie le peuple ne lisait pas ces écrivains, n'avait même jamais entendu leur nom et qu'Alexis

racontait des bêtises. Sa provocation n'a pas eu d'écho. Alors, fâché, il est parti en trombe et les autres se sont mis aussitôt à le couvrir d'injures : Grossier personnage imbu de lui-même, pour qui se prend-il ? Tchekhov leur a demandé : Pourquoi vous indignez-vous maintenant, pourquoi ne lui avez-vous rien dit en face ?

Alexis a lu *Les Bas-fonds* dans le grand hall du théâtre provisoire, à cause des travaux. Il y avait énormément de monde, de Savva Morozov jusqu'aux coiffeurs. J'étais présente, moi aussi. À la mort du personnage nommé Anna, Alexis a fondu en larmes en disant : Comme j'ai bien écrit ça, mon Dieu, qu'est-ce que c'est bien écrit ! Chaliapine lui a tapoté l'épaule : C'est bien écrit, Aliocha*.

Retenant ses larmes, Stanislavski lui a demandé de poursuivre sa lecture. De tous ces cabotins, Alexis était le plus grand.

La pièce fut encensée. J'avais dû être la seule à m'ennuyer : il ne s'y passait rien, la misère des personnages ne me touchait pas, j'avais vu pire. Les comédiens déclamaient des répliques longues et artificielles en se livrant à des sensibleries romantiques. Pourtant, c'était sûrement la raison de l'immense succès que la pièce a remporté dans le monde entier. Mais moi, tout cela m'importait peu : tout ce que j'aimais, c'était regarder Alexis et écouter sa voix rocailleuse.

Lui-même n'avait pas assisté aux répétitions, il était resté à Yalta pour trouver un arrangement avec sa femme qui supportait mal qu'il la trompe. Stanislavski avait eu l'idée d'envoyer ses comédiens

* Diminutif d'Alexis.

au marché de Khitrovka* pour rendre leur jeu plus authentique. On disait avec hypocrisie que c'était l'endroit préféré des prisonniers en cavale et des clochards alors qu'en fait, c'était le seul endroit de Moscou où ils étaient tolérés. C'était un monde de putains et de maquereaux où la police faisait des descentes régulières. Les maisons n'avaient pas l'électricité ni même l'eau courante, qu'il fallait aller chercher dans la rue à la pompe. On y trouvait aussi un hospice, une église, un asile de nuit, une soupe populaire. Maria Fedorovna m'avait demandé de l'accompagner, des fois qu'on trouverait un objet de valeur chez les receleurs, une domestique obtiendrait un meilleur prix qu'une dame de la haute. J'ai eu pour pas cher de jolis vases de Chine. Plus tard, Alexis, qui était déjà un collectionneur passionné de bibelots, a dit que ces vases de Chine étaient de faux vases de Chine, mais c'était égal, puisqu'ils avaient aussi été fabriqués par des Chinois.

Stanislavski a amené tout ce beau monde au palais Boutourline, un bâtiment complètement délabré mais autrefois splendide, où les clochards avaient élu domicile. Les miséreux, soigneusement sélectionnés au préalable, ont raconté leur vie aux comédiens. C'était de la blague, comme d'habitude. C'est bien connu que les pauvres mentent plus souvent aux autres et à eux-mêmes que les riches, et là, en plus, ils avaient été payés pour le faire. Stanislavski a écouté fièrement ces terribles histoires, ah ! quels destins, quelle misère, quels cercles de l'enfer, eh bien, voilà à quelle hauteur vous devez vous hisser, mesdames et messieurs les artistes. Nous autres

* Quartier populaire de Moscou.

messieurs-dames sommes restés pendant des heures au milieu des rats, dans la puanteur et l'humidité de cette salle vide sans chauffage, les jambes engourdies, mais il était déconseillé de s'asseoir si on ne voulait pas attraper des poux et des puces. Ces loqueteux racontaient leurs histoires d'une voix si traînante qu'ils semblaient sortis tout droit d'une mise en scène de Stanislavski. Les comédiens prenaient un air attentif, Nemirovitch-Dantchenko, l'autre metteur en scène, manifestait son enthousiasme, et le décorateur, Simov, dormait les yeux ouverts. Il avait déjà conçu les décors, mais il se gardait bien d'en montrer les plans pour faire croire à Stanislavski qu'ils avaient été inspirés par Khitrovka. Katchalov faisait couler ses larmes, et tous riaient sous cape en se cachant les uns derrière les autres pour échapper au regard professoral de Stanislavski. Ils ont reparlé de cette visite pendant des mois et quand quelque chose les ennuyait vraiment, ils disaient : C'est comme à Khitrovka.

Avant la première, Maria Fedorovna a raconté d'un air impassible la visite didactique à Khitrovka à Alexis, qui l'a écoutée sans un mot, stupéfait, les yeux rivés sur moi. Il n'a ni ri ni plissé les yeux, nous avons simplement échangé un regard. Il savait que je pensais comme lui parce que nous avions grandi tous deux dans la pauvreté. C'était la première fois qu'on se regardait dans les yeux.

Maria Fedorovna a campé une Natacha crédible, fille simple et même trop pure à mon gré. Enveloppée avec naturel dans un long châle, elle a déclamé son texte sans en faire trop. Je ne m'y attendais pas, parce que jusque-là elle était assignée aux premiers rôles. Pendant la représentation, Alexis a fait

les cent pas dans les coulisses en fumant, tendu à l'extrême. À la fin, appelé sur scène par les ovations, il s'est rendu compte seulement devant le rideau qu'il n'avait pas écrasé sa cigarette, alors il l'a cachée dans son poing, fumante, pendant les cinq bonnes minutes qu'ont duré les applaudissements, et ne l'a terminée qu'au tomber de rideau. Les comédiens enrageaient. Pas facile de tenir une cigarette au creux de la main sans l'éteindre ni se brûler, ça s'apprend. L'auteur s'était fait applaudir, grillant la politesse aux comédiens et au metteur en scène. Ce fut un immense succès, je n'en ai jamais revu de semblable.

Nous avons fait la révolution ensemble.

À cette époque, nous habitions dans un immeuble appelé Peterhof au coin des rues Vozdvijenka et Mokhovaïa. Nous, c'est-à-dire Maria Fedorovna, Alexis, mon mari et moi. Les quatre enfants qu'ils avaient en tout n'ont jamais habité avec nous. Derrière le bureau d'Alexis se trouvait la chambre aux oiseaux, il y en avait toujours cinq ou six en cage. Quand ils mouraient, j'en apportais d'autres, et c'est aussi là qu'on entreposait les sacs de graines. Ainsi que les bombes. Les tiroirs du bureau d'Alexis étaient remplis de revolvers et de munitions.

Depuis 1904, sur ordre de Lénine, les bolcheviks se procuraient à l'étranger des armes que Litvinov, le futur commissaire aux Affaires étrangères, faisait entrer clandestinement en Russie où la fabrication industrielle et artisanale d'explosifs allait bon train, de même que les attaques contre les postes et les banques – il fallait bien de l'argent pour payer les armes. Une quinzaine d'années plus tard, Alexis a rencontré le plus audacieux des braqueurs, Kamo,

et il a même fait le portrait de ce pauvre bougre qui, à cette époque, apprenait laborieusement à écrire. Les socialistes-révolutionnaires* et les mencheviks, restés minoritaires, poussaient des cris d'orfraie, trouvant qu'une insurrection armée prématurée risquait de faire beaucoup de victimes innocentes. Ils redoutaient aussi les représailles du régime tsariste ; les événements leur ont donné raison. À cette époque, la force de Lénine résidait déjà dans le fait qu'il ne tenait compte de rien ni de personne, surtout pas de la réalité. Il est à l'origine de l'aveuglement des bolcheviks. La révolution à tout prix, et ceux qui sont contre, au poteau ! Il ne cherchait même pas à renverser le régime tsariste, pensant qu'il tomberait tout seul, mais à éliminer les autres forces d'opposition afin qu'elles ne deviennent pas ses rivales. Son volontarisme a triomphé en 17 grâce à la guerre mondiale qui a provoqué la ruine physique et morale du pays. Ce qu'il en était resté a été détruit méthodiquement après le putsch d'octobre. Nous ne pouvions pas l'imaginer quand nous faisions la révolution. Moi-même, j'étais enthousiaste, voire aveuglée, et heureuse de la confiance de mes patrons.

Le responsable des explosifs, c'était Krassine, un jeune homme particulièrement élégant, au langage châtié. On le croyait aristocrate de naissance, alors qu'il venait d'encore plus bas qu'Alexis – son père était un chef de police sadique. C'est un ami proche de Maria Fedorovna et accompagnateur de

* Le Parti socialiste-révolutionnaire, parti socialiste dont la base était paysanne, constituait la principale force politique concurrente au parti bolchevique de Lénine.

Chaliapine, Bourenine, qui procurait les armes de poing. Plus tard, il leur a servi d'interprète en Amérique et à ma connaissance, il est toujours en vie. La plus grosse cargaison d'armes a été acheminée par le *John Grafton*, mais ce navire s'est échoué sur un banc de sable de la côte finlandaise et les pêcheurs du coin l'ont pillé ; il a fallu racheter des armes déjà payées. Les bolcheviks ne nageaient pas dans l'opulence, mais ils savaient déjà gaspiller l'argent, et par la suite, ils ont tué beaucoup de monde avec relativement peu d'armes. Il y avait beaucoup de femmes parmi les passeurs ; par exemple, Feodossia Ilinitchna Drabkina, ma cadette de cinq ans, qui est toujours en vie, nous apportait des armes de Saint-Pétersbourg, et puis Sofia Markovna Pozner, Ignatieva, Stassova et tant d'autres. Les femmes laides qui débordent d'énergie aiment bien jouer les révolutionnaires. Je n'étais pas une beauté moi non plus, j'ai le nez épaté, le corps anguleux, le cou trop court, j'avais donc des penchants révolutionnaires.

Un beau jour, treize étudiants géorgiens se sont présentés rue Vozdvijenka, prétendant venir protéger la comédienne Andreïeva et Gorki. Restant sourds à nos protestations, ils ont refusé de partir. Leur chef était Vaso Arabidze, le comédien qui a commis trois ans plus tard l'attentat contre le général Azantcheïev-Azantchevski, en Géorgie, sans se faire prendre.

Ceux qui ne montaient pas la garde dormaient sur la peau d'ours ou directement sur le plancher. Nous étions serrés – à part eux, beaucoup de gens passaient la nuit chez nous, dont je ne connaissais parfois que le surnom : "la Valise", "Marat" (lui, c'était Chantser), "tonton Micha" (quelque chose comme

Mikhaïlov), Diesnitski, “le Chenu” et puis “le Diable” (de son vrai nom Bogomolov, c’est-à-dire “celui qui prie Dieu”), qui s’amusait à tirer des coups de feu en l’air au hasard. Un jour, le conseiller secret qui habitait en dessous est venu demander aux garçons d’aller tirer ailleurs, si possible, parce qu’une balle s’était logée dans le piano de sa femme alors qu’elle jouait. Ils ne l’ont plus fait pendant quelques jours. Grosjean aussi a vécu quelque temps chez nous. Alexis lui a donné de l’argent et l’a prié de porter une chapka moins voyante, un révolutionnaire se devant d’arborer une tenue sobre. Un jour Grosjean a dit en sortant : Dieu vous garde, pour toujours peut-être. Alexis l’a grondé en disant qu’un révolutionnaire ne devait pas être pessimiste. Il a été tué le jour même. Son frère, un de ses camarades d’école et Maria Fedorovna ont été les seuls à assister à son enterrement. Le deuil d’Alexis était si profond qu’il ne s’est pas rendu au cimetière.

La vie était belle, nous ne savions pas encore ce qu’était la révolution. Les membres du “groupe des chimistes” se vautraient dans tous les coins de l’appartement. Parfois ils partaient, mais de nouveaux Caucasiens les remplaçaient, de sorte qu’il y en avait toujours deux bonnes douzaines qui s’entraînaient à fabriquer des bombes. Maria Fedorovna était tout émoustillée à l’idée qu’elles pourraient éclater, mais les garçons m’avaient dit tout bas que c’étaient des bombes d’exercice qui n’explosaient pas. Alexis discutait tous les jours avec eux des problèmes de la révolution et de l’avenir. Il parlait sans retenue, courant le risque de se retrouver en prison, en sachant pertinemment ce que cela signifiait, parce qu’il y avait déjà goûté à Tbilissi et à la

forteresse Pierre-et-Paul. J'ai été stupéfaite de l'entendre me dire un jour de me méfier, car la moitié des garçons étaient des mouchards et des provocateurs. En même temps, il jouait sincèrement avec eux l'homme sincère. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué ce trait de caractère : il mentait en disant la vérité et répétait sans arrêt ses idées fixes pour cacher l'essentiel. Par précaution, nous ne jetions pas le papier dans lequel les bombes étaient emballées, et le gardions dans ma chambre pour l'utiliser plus tard.

Maria Fedorovna ne laissait pas Alexis sortir dans la rue de peur qu'il ne se fasse tuer ou ne se retrouve par hasard dans une manifestation. Quand il insistait en disant que sa place était parmi les autres révolutionnaires, elle piquait des crises si mémorables que nous tous implorions Alexis de rester à la maison. Il faut dire qu'ils se disputaient volontiers, ni l'un ni l'autre n'étant du genre à céder. Malgré la surveillance constante de sept ou huit agents secrets, les révolutionnaires entraient et sortaient de la maison à leur gré : moi aussi, j'allais et venais, seule ou avec ma patronne, et les agents me saluaient. J'apportais de la nourriture, des boissons, des nouvelles, des lettres, et ils ne m'ont jamais arrêtée.

Empêché de sortir, Alexis appréciait d'être considéré comme l'un des dirigeants de la révolution. Après tout, c'était un écrivain mondialement connu, et les meilleurs auteurs et philosophes d'Europe et d'Amérique avaient protesté contre son arrestation. Toutes les heures, il recevait des nouvelles fraîches et des demandes de conseils ; il écrivait des articles révolutionnaires, polémiquait, philosophait, se mêlait de tout et connaissait la composition des bombes

mieux qu'un professeur de chimie. Les étudiants l'adoraient, et il savourait sa popularité. Dans son portrait de Savva Morozov et, plus tard, dans son roman *Quarante années* – dont le titre définitif est *Vie de Klim Samguine* –, il a décrit par le menu tout ce que la prévenance de Maria Fedorovna l'a empêché de voir de ses propres yeux. Dans le portrait de Savva, la description du massacre de Saint-Pétersbourg est très imagée ; mais dans le roman, celle de la tuerie de Moscou est terne et ennuyeuse. L'enfermement a sauvé la vie à l'homme, mais n'a pas rendu service à l'écrivain. Comment se fait-il que la même personne puisse écrire, sur le même sujet, un chef-d'œuvre et un minable gribouillis ?

Il n'avait pas non plus été témoin du tour en traîneau de Bauman avec Savva Morozov. Dans le portrait de ce dernier, il prétend les avoir vus par hasard dans la rue ; ce n'est pas vrai. Bauman passait la nuit dehors par moins vingt degrés, et les camarades avaient demandé à Morozov, par l'intermédiaire de Gorki, de le cacher. Le journal *Iskra* recevait de Morozov une subvention de vingt-quatre mille roubles par an ; aux yeux des camarades, s'il donnait de l'argent, il pouvait bien donner autre chose, s'il donnait le petit doigt, il pouvait donner le bras. Morozov n'était pas un trouillard. Il a caché Bauman dans la salle de billard située au dernier étage de sa maison, rue Spiridonovka. Au même moment, dans la salle de réception du rez-de-chaussée, Zinaïda Grigorievna, sa femme, donnait un dîner en l'honneur de Reinbot, le procureur de Saint-Pétersbourg – le type qu'elle a épousé après la mort de son mari, alors qu'il était déjà maire de Moscou, mais une